

Lettres ouvertes et récits d'expériences

**HISTOIRES
VRAIES
DE VRAI(E)S
BERGER.E.S**

POUR QU'ON ARRÊTE DE PARLER
DE NOTRE MÉTIER À NOTRE PLACE !
LA PAROLE AUX PREMIER.E.S CONCERNÉ.E.S

**Lettre ouverte aux éleveurs,
aux bergers,
aux éleveurs-bergers et à tous ceux qui puent le mouton....**

Entrer dans ce métier était pour moi un vieux rêve. Je me sentais trop éloignée du monde agricole pour avoir mes chances. Puis, en avançant dans la vie, je me suis rendu compte que tout peut s'apprendre car rien n'est inné alors j'ai saisi l'occasion qui se présentait à moi et j'ai participé à une première transhumance... Et je suis « tombée dedans »...

Dedans quoi ? Le monde de l'élevage, le langage des chiens et des brebis, les paysages qui font rêver, le salariat et ses heures impayées, la pression qu'on se met pour avoir un beau troupeau, les nuits blanches ensonnaillées, les orages de grêles sous son sac à dos, la solitude, les couchers de soleil à 2000m d'altitude...

Tout se côtoie dans ce métier et en fait sa richesse et sa dureté, les joies aidant à faire passer les galères la plupart du temps. Des fois on craque, ce qui peut passer plus facilement si on se sent soutenues par nos employeurs. Un peu de reconnaissance de temps en temps, ça fait pas de mal !

Malgré le décor, nous ne sommes pas en dehors de la logique capitaliste, nous ne sommes qu'un maillon de cette grande chaîne qui fait du gigot et de la côtelette pour les supermarchés et qui fait engraisser ses agneaux en Italie. Même si, du haut de nos montagnes, on peut avoir tendance à se considérer « en-dehors », je pense qu'il est important de nous considérer comme partie active de cette logique... Et du coup, faire valoir ses droits car personne ne le fera à notre place et surmonter cette peur de ne pas être « bon berger », celui qui se sacrifie pour ses bêtes tout en gardant le sourire, fier sur son bâton.

Là où le métier de berger est particulier c'est que même si le travail en lui-même n'a pas beaucoup changé depuis très longtemps, le monde de l'élevage est devenu une industrie comme une autre et les éleveurs des gestionnaires qui doivent s'adapter continuellement à la loi du marché.

Alors on peut toujours se comparer aux bergers du début du 20ème siècle qui avaient des conditions certes très rudes et se dire qu'on a de la chance. Je ne suis pas bergère pour avoir un jacuzzi dans ma cabane mais je ne vois pas pourquoi je me priverais d'une douche payée par l'Europe.

Je veux être respectée en tant que salariée exerçant un métier dur et exigeant, dans lequel il est facile de s'oublier. Car pendant que les bêtes s'engraissent, c'est bien la bergère qui maigrit !

J'aime ce métier mais je vois bien comment cette « passion » peut être un biais pour nous faire accepter n'importe quelles conditions. Je voudrais continuer à garder avec plaisir et cela ne peut se faire que si l'on est reconnu/e/s dans ce que l'on fait, tant au niveau salarial qu'humain. Combien de fois devons nous encore entendre par des éleveurs qui ne gardent pas que l'estive c'est les vacances ? Combien de fois devons nous négocier nos salaires car personne n'a entendu parler de la convention collective ?

J'aimerais que l'on puisse travailler ensemble, éleveur /ses et berger/es, en reconnaissant les difficultés liés à chacun de ces métiers, sans nier non plus les différences de statut. (Certains ont des terres, d'autres non...)

Bref, il est temps d'ouvrir un peu sa gueule et qu'on arrête de parler de celle du loup !

Je suis bergère depuis quelques années déjà et bien que je m'efforce de faire mon travail du mieux que je peux, avec le respect que je considère que nous devons aux bêtes, à leur rythme et à leurs besoins, je constate avec regret que nous restons nous-mêmes (bergers et bergères) des êtres généralement considérés avec peu de respect (j'ai même parfois l'impression que nous ne sommes pas tout à fait des êtres humains aux yeux de certain.e.s)

J'aime pourtant mon métier et j'aimerais pouvoir continuer à l'exercer et à y trouver du sens, mais je m'aperçois qu'il n'est pas toujours facile pour nous (berger.e.s) de trouver des conditions de travail et de vie décentes (puisque nous vivons bien souvent sur notre lieu de travail, par la force des choses) et je me dis que ce n'est sûrement pas pour rien non plus qu'il devient de plus en plus difficile pour les éleveur-veuse.s de trouver un.e "bon.ne berger.e" ou même juste un.e berger.e qui ait envie de rester (au moins jusqu'à la fin de l'alpage et/ou de la saison quelle qu'elle soit) voire de revenir...

Il faut se faire à l'évidence que même si l'on est, devient ou reste berger.e parce que l'on aime les bêtes et notre métier, on ne peut pas le faire par pure passion. Et ça n'est pas parce qu'on est fainéant.e.s ou qu'on n'a pas envie de travailler, mais tout simplement parce que comme tout le monde nous avons besoin au minimum du respect des bases fondamentales de la dignité humaine (tout comme nous essayons de respecter au maximum et avec les moyens souvent très rudimentaires qui nous sont mis à disposition la dignité des bêtes que nous gardons) c'est à dire en ce qui nous concerne (étant donné que nous sommes des êtres humains) de pouvoir nous laver à l'eau chaude, nous reposer quand nous avons marché toute la journée quelles que soient les conditions météo, dormir au chaud dans un lit confortable, nous ravitailler sans trop de difficultés, avoir du temps pour soi mais aussi pour faire la cuisine, la vaisselle, le ménage...

Et comme tout le monde nous avons besoin d'argent pour vivre et pour nous projeter, parce que l'amour et l'eau fraîche ne suffisent malheureusement pas et que nous ne travaillons pas juste pour passer le temps ou pour nous occuper, mais bel et bien parce que certain.e.s d'entre-nous espèrent peut-être un jour avoir la possibilité d'acquérir une maison, un bout de terre, un troupeau ou autre chose (ce sont là des préoccupations que nous ne partageons pas forcément, puisque bon nombre d'entre vous sont déjà propriétaires d'un certain nombre de choses)

C'est précisément pour toutes ces raisons que nous n'acceptons pas ou plus de travailler gratuitement pour quelqu'un.e d'autre... J'oserais même supposer que vous ne le feriez pas non plus (si jamais vous travaillez gratuitement c'est pour vous-même, voire pour vos amis et/ou pour vos proches si vous êtes de nature généreuse et que vous avez le temps) or on ne peut pas attendre d'un.e salarié.e qui n'est ni un.e associé.e ni copropriétaire de sacrifier son temps, sa liberté et son énergie au profit du projet de son employeur...

Il n'existe au jour d'aujourd'hui et à ma connaissance aucun corps de métier où cela est considéré comme normal. Etre berger.e est à mon sens un métier comme un autre, à la différence près qu'il comporte un certain nombre de contraintes non négligeables puisque lorsque nous allons en alpage nous renonçons à notre temps libre, à notre confort de vie, à notre vie privée, à notre vie de famille et j'en passe... C'est un choix certes, mais que nous faisons pour nous-mêmes et non pas pour arranger qui que ce soit, et ce n'est certainement pas un prétexte pour nous exploiter... Mais c'est peut-être dans les moeurs de l'exploitant.e agricole d'exploiter tout ce qui lui tombe sous la main (la terre, les animaux, les êtres humains

qui travaillent pour lui) pourquoi est-ce qu'on devrait encore accepter de vivre comme au moyen âge, parce que c'est la tradition?

Il serait grand temps que les mentalités évoluent, sans quoi de plus en plus de berger.e.s continueront à changer de vocation et de moins en moins de personnes ne voudront prendre la relève et perpétuer le métier... Nous choisissons notre vocation pour des raisons qui nous appartiennent mais je ne vois pas pourquoi nous devrions accepter toutes les dérives qui en découlent: si je choisis de garder des bêtes en montagne parce que j'aime mon métier ça ne veut pas pour autant dire que j'accepte d'être payée au lance-pierres et de vivre dans des conditions parfois/souvent extrêmement précaires.

Des outils ne cessent d'être mis en place pour améliorer les conditions de travail (et certainement pas exclusivement réservés aux salarié.e.s) des moyens existent pour entretenir les cabanes d'alpage, les approvisionner en eau et en électricité, des aides financières sont mises à disposition des éleveur-veuse.s pour pouvoir embaucher et rémunérer leurs salarié.e.s correctement... Des aides que vous percevez pour le travail que nous faisons (MAE, loup, etc.)

Alors j'estime qu'on ne peut pas affirmer sans mentir à un.e berger.e qu'on n'a pas les moyens pour le/la payer correctement ou de lui fournir le matériel nécessaire pour pouvoir prendre soin des bêtes et exercer sa fonction dans de bonnes conditions (et pour pouvoir travailler dans de bonnes conditions, avoir la disponibilité et l'énergie nécessaires pour s'occuper des bêtes il faut avant tout pouvoir vivre décemment et prendre soin de soi-même)

Lettre ouverte
Aux éleveurs et aux éleveuses
Et aux bergers et bergères aussi.

Par cette lettre ouverte je veux parler des difficultés de relation avec *certain*s éleveurs et éleveuses, et poser mes questions.

Quand je garde les brebis, je travaille.

Garder en alpage ce n'est pas des vacances comme certain(e)s d'entre vous se permettent de dire. Bergère c'est mon métier. Mon travail, mon boulot, mon taf, mon job, ma profession, mon gagne pain. Je suis bergère salariée. Vous m'embauchez, en plaine ou en montagne, souvent sous contrat saisonnier, et c'est 7/7, presque à chaque fois.

On me propose trop souvent un salaire au SMIC car c'est « que de la garde » mais c'est pourtant bien pour cela que vous m'embauchez et vous savez bien que ce n'est pas « ne rien faire » que de garder les brebis. Le SMIC mensuel pour un temps plein (35H) est de 1.202,92 euros net, par mois. Les berger(e)s travaillent le double voir plus.

Qu'y a-t-il de si particulier pour que la plupart des berger(e)s intègrent cette idée d'impossibilité à faire valoir leurs droits ? Et pourquoi tout le monde semble d'accord avec l'idée qu'être berger(e) c'est ainsi et que ça l'a toujours été. Est-ce que ce métier est fossilisé ? Figé dans une image bucolique ? Vivons-nous le rêve et la liberté ? Est-ce qu'être berger(e) c'est bien plus qu'un métier ? C'est toute une vie ? Une passion ? Un dévouement total ? Mais à qui ? Aux brebis ? Lesquelles ? Les votre ?

Une part de moi a choisi les conditions de vie qu'implique ce métier, mais une autre part subie votre manière de faire. Il y a des conditions qui ne sont plus des « **conditions de vie choisies** » mais des « **conditions de travail déplorables** ». Je m'attache à vos troupeaux mais je n'ai pas choisie de me sacrifier à vos brebis. Elles sont comme les miennes le temps d'une saison, mais j'ai besoin de poser mes limites. Comme dans tout travail salarié.

Je suis dans une réalité sociale et nous sommes dans une relation salariale.

Même si pour moi être bergère c'est parfois comme une planque, un moyen pour m'isoler un peu, ce n'est pas m'extraire de ce monde et de ses logiques économiques. Je pense que je suis souvent seulement perçue comme un élément du calcul de rentabilité de votre exploitation, de votre entreprise.

J'ai choisie d'être bergère et je sais ce que ça implique mais je n'ai pas choisie d'être exploitée. Exploitée, le mot est faible quand on est payée 1300 euros à bosser 7/7 24/24 (*Salaire proposé par une éleveuse de Crau pour garder un coussoul en 2019*).

Certain(e)s ont l'impression d'être généreux quand ils payent 1500 euros. Salaire forfaitaire de 50 euros par jour. Mais c'est trop peu quand on travaille sans compter, et sans jamais s'arrêter, sur plusieurs mois.

Les bergères et bergers, n'ont que leur paie à la fin du mois.

L'IMAGE DU « BON BERGER »

Le Bon Berger. Le vrai, le dévoué, fidèle, brave et serviable. Celui qui n'est pas motivé, mais passionné. Celui qui n'imagine rien d'autre de sa vie que de garder les brebis. Que ferait-il d'autre ?

Celui qui trouve une forme de reconnaissance, et d'auto satisfaction lorsqu'il se surpasse, vraiment. *Le Bon Berger* doit renoncer à sa vie sociale, que veut-il d'autre qu'une vie de solitaire en solitude ? C'est bien connu, les *vrais bergers* n'ont pas de vie amoureuse, ils sont dans le célibat. L'amour ne fait pas *Bon Berger*. Dans des fermes, si une compagne est bienvenue, souvent elle seconde, sans demander son du. Elle n'est pas payée car son travail ne vaut rien ou pas grand-chose puisqu'elle ne fait que soulager son *berger*, puisqu'il se débrouille si bien tout seul d'habitude.

Il paraît qu'il n'y a plus de *Bons Bergers*. Il y a la nostalgie d'une époque. Mais de quelle époque parlez-vous ?

Et à quelle époque vivons-nous ? Le temps ou les bergers, illettrés, discrets, soumis, et dépendants de vous, étaient payés à coups de rouge et de saucisson est passé. Parait qu'en Provence on leur filait quelques brebis de temps en temps.

« Dans les années 1950, les bergers étaient payés trois brebis et un agneau par mois, plus de la nourriture, un peu de vin et du tabac » *Hommes de la Crau, Patrick Fabre P.104*

Parait aussi que les bergers gardaient pour eux les agneaux qui naissaient en montagne (mais ça n'est qu'une anecdote, hin !)

Cette époque ou les bergers dormaient dans la faille d'un rocher ou sous la taule. Mais parait que déjà à l'époque, y en a qui cherchaient à faire valoir leur travail : Dans *Les Métamorphoses du bon berger, de Lebaudy P.201* :

« Ne traitons pas nos bergers en valets ou en esclaves » *Ce conseil date de 1770.*

« Les conditions d'exercice du métier de berger salarié n'ont toujours pas évolué » *fin des années 1950, P. Fabre.*

« Il serait temps de se pencher sur le sort réservé aux bergers, car pour garder des moutons, il faut encore des bergers » *1959*

Sous la pluie, dans le froid, le chaud, les orages, la gueule cramée par le soleil, visage marqué par le vent, par tous les temps, les mains crevassées, les genoux tordus, le dos pété, mon corps y passe. C'est du levé du soleil au coucher du soleil et même la nuit et tous les jours que je suis auprès de vos brebis. La montagne est un milieu marqué par la pente, et l'altitude. C'est un milieu à risque. Ces difficultés liées au métier sont certaines mais il y a d'autres difficultés inacceptables, imposées par les éleveurs : cabanes vétustes, matériel de soin non fournis, être sous payé(e)s, peu considéré(e)s... etc. Toutes ces choses qui font que le métier se vit de manière encore plus difficile que ce qu'il ne l'est déjà.

Mais j'ai des questions. Je me demande, pourquoi on dit il qu'il faut la passion pour être berger? Et puis c'est quoi avoir la passion ? Est-ce que c'est tout donner, se sacrifier, faire passer les bêtes avant soi ? Rester sous la foudre ? Est-ce que c'est ne pas compter ses heures ? Est-ce que c'est fermer sa gueule face à des conditions de travail difficiles, souvent même indignes ? Est-ce que c'est ne même pas regarder l'aspect salarial ?

LES BONS ÉLEVEURS

C'est dur de trouver de *Bons éleveurs*. Ceux qui ont (encore) la passion, et qui aiment (encore un peu) leurs bêtes.

Y a-t-il des éleveurs qui n'ont pas qu'un rapport économique à leurs brebis ? Gros 4x4 et beau tracteur, les éleveurs sont en phase avec leurs temps, se tournent vers la modernité et l'avenir, alors que le métier de berger est aliéné à la nature, et au passé. Ça révèle une des façons dont le métier construit son identité.

Un éleveur c'est aussi un employeur. Parfois même un groupement et donc je suis seule face à plusieurs employeurs.

Les bons éleveurs respectent les conventions collectives, par exemple. Ils te filent un salaire décent, une compensation aux frais d'usure de ton véhicule, ou t'en prête un pour travailler. Ils respectent les droits du travail et font des efforts pour que les conditions soient améliorées, ou du moins respectées. Ils te filent un troupeau sain, et du matos pour soigner, ils communiquent et prennent soin de toi. Car il y a cette triangulation du soin entre les brebis, l'espace de pâturage, et le/la berger(e).

Je connais un groupement d'éleveurs qui, à chaque estive, se réunis pendant une semaine pour faire un chantier sur la cabane. Ils entretiennent *leur* montagne et ça fait la différence avec les cabanes insalubres, moisies, sans isolation, sans matelas, sans poêle, ou jamais ramonées.

En plaine on nous loge dans des cabanes sans WC, sans eau, ni électricité. Alors pas d'excuses pour dire que leur rénovation est impossible à cause de l'altitude. On a vu des cabanes où tu prends le jus sous la douche, d'autres avec des dégâts des eaux. Des cabanes cramées. Parfois il n'y a même pas de cabanes et alors vous embauchez les berger(e)s qui vivent en camion (ou

en tente). Imagine-toi sans douche après tes longs jours d'agnelage, ou quand tu es plein de saint après avoir ramassé la laine un jour de tonte ? Mais c'est bien connu, les Bons Bergers n'ont pas besoin de confort, on est des durs. Sauf qu'il n'est pas question de confort mais de dignité, de besoins essentiels, et minimums.

Il nous est souvent demandé d'habiter sur place alors arrêtez de nous dire, svp, que c'est un avantage en nature, surtout vu l'état des cabanes. C'est bien vous que ça arrange le plus de nous loger à la ferme, sur place pour travailler, on n'est pas là pour autre chose. « *Il faut avoir vu les cabanons accolés aux bergeries de Crau pour comprendre qu'on accordait plus d'attention aux bêtes qu'aux gens* » *Les Métamorphoses du bon berger, Lebaudy P.201*

Peut être que si vous étiez de Bons Eleveurs vous trouveriez de Bons Bergers, et alors peut être que vos bergers resteraient ou reviendraient.

Un peu d'estime

Trop souvent il y a l'impression d'être peu considérés, jamais remerciés.

Je culpabilise si je demande un congé parce que vous ne pouvez pas me remplacer de temps en temps. Même après avoir travaillé sans arrêt pendant plusieurs mois. Je culpabilise parce que vous me donnez la sensation que c'est ne pas être Bonne Bergère que de parler congé. Je dois vous faire croire que ma grand-mère est morte pour pouvoir partir 3 jours, car si je disais vrai, qu'ironiquement j'ai besoin de prendre l'air, j'en perdrai mon image de vraie bergère. La bergère qui fait preuve de total dévouement et n'aspire à rien d'autre que de rester auprès de ses brebis. Vous ne pouvez pas non plus payer les dimanches travaillés, alors je deviens bénévole parce « *passionnée* ». Ce que vous faites est illégal. Je travaille souvent sans même avoir signé de contrat. Pour avoir 3 jours de congé, je paie de ma poche le remplaçant et voilà 300 euros sortis de mon salaire ! Y a même des éleveurs qui déduisent le jour de congé de la paie, c'est injuste vu tous les jours travaillés qui restent impayés.

« *Les conditions de travail dont font partie les cabanes inconfortables et isolées et l'absence de jours de congé, [l'investissement de tout son temps dans la présence du troupeau] sont moins vécues comme susceptibles d'être aménagées, mais comme des données naturelles que le berger a choisie* » *En réalité, il n'y a pas eu d'autre choix, cette règle s'est imposée à lui comme une épreuve qu'il faut endurer pour s'affilier à ce monde professionnel, pour s'y faire une place. Elle n'a évidemment rien de « naturel ».* *Les Métamorphoses du bon berger, Lebaudy P.220*

J'aimerais pouvoir vivre mon métier comme je l'aime et ne pas perdre le gout. Trouver d'autres formes de dialogues avec les éleveurs, des relations plus humaines. Qu'il soit possible de négocier une embauche sans être mal vue ou jugée avant même d'avoir commencé. Que vous puissiez reconnaître l'investissement personnel et matériel. Je veux me défaire de l'illusion, et du romantisme bucolique de ce métier. J'aimerais qu'il n'y ait plus cette pression à incarner l'identité du « *Bon Berger* ».

Je voudrais savoir pourquoi certains éleveurs reconnaissent, paient et valorisent ce travail, et d'autres pas ? Pourquoi en Crau particulièrement, le code du travail n'est pas respecté?

Il ne s'agit pas d'enfermer le métier dans des normes, mais recevoir un « merci » de temps en temps, et une paie décente, en conséquence au travail demandé et à l'investissement attendu.

On se passe le nom des éleveurs qui ne respectent rien, et qui abusent. On se donne aussi le nom de ceux qui assurent, car ça existe et on le sait ! On partage nos expériences, et nos vécus. On se rencontre, on garde un lien et on rompt l'isolement.

On ira garder les moutons chez les bons éleveurs !

Un agnelage dans le Gers. Hiver 2018

J'ai 25 ans, pas de thune, je cherche du travail en ville en vain. Y en a pas où je sais pas chercher. Contrôle de la CAF : il paraît que je n'aie pas les ressources suffisantes pour justifier de ma résidence en France. Faut travailler. Sinon on supprime la sécurité sociale. On supprime le droit de résidence. Je suis arrivée là j'avais neuf ans, j'ai pas forcément choisi mais je suis d'ici. Bref.

J'ai appris à bosser comme bergère avec une amie cet été, après j'ai enchaîné petits contrats au black et promesses d'embauches creuses. Je lis tous les jours les annonces de boulot de berger, j'appelle, ça file vite, j'ai pas de permis pas de voiture c'est pas évident de trouver. Je me demande si jamais ça va finir. Ça m'angoisse pas mal. Finalement j'ai une femme au téléphone, exploitation familiale dans le Gers 900 mères, elle son mec sa fille et son gendre qui bossent. Agnelage désaisonné 450 tarasconnaises en bergerie. L'exploit sur deux terrains, cinq kilomètres de piste, mois de mars.

J'y vais

Long train à travers la France, j'arrive de nuit, elle vient me chercher à la gare d'Auch. Gentille, la soixantaine usée, elle penche un peu. Trente minutes de caisse et on arrive au sommet d'une colline, la ferme, ça sent fort le fumier. Il doit être sept heures je commence à bosser le lendemain, elle me laisse dans une caravane froide complètement enhavie d'affaires, elle se justifie: deux hollandais obèses qui venaient passer les vacances à regarder la TV et faire les brocantes. trois mots et elle se casse. Sa maison est de l'autre côté de la route. Tout autour, rien. Je me sens un peu étrange, un peu un manque d'accueil mais bon. Peut-être c'est d'autres manières. Je trie le bordel.

Le lendemain 6 am et on fait les papiers. Je vois toujours personne d'autre mais je signe. 35h au smic.

Il pleut cette longue pluie lourde de l'ouest, en rafales, en biais. Froid. La boue partout. Même dans la cuisine d'A. c'est effroyablement sale et ça sent cette douçâtre odeur - la mort affalée sous la poussière. Toujours personne. On se braque contre la météo et on sort, devant la bergerie (trois polytunnels verdatres) un immense et rutilant tracteur rouge, on dirait un gratte ciel à New York, perché en haut de cette machine un géant qui hurle des insultes sous la pluie bavant plein de terre et d'huile, ses genoux plein de pierres qu'il jette sur mon chien ...

J'appelle léon. J'ai envie de pleurer, direct. A s'est éclipsée. Je prends mon meilleur accent du midi et je crie sur le vieux géant il s'arrête sans me regarder et reste là, sans rien dire sur son trône de tracteur. Il pleut tellement. Je prends leon et je me planque dans les tunnel.

La surconcentration de brebis. 500 pâturiantes sur 200 m2 c'est pas une blague.

Le nouveau tracteur est trop grand pour passer dans le tunnel entre les rangs. Tout se fait à la main. Je trouve A et elle m'explique le taf : poser foin et grain pour tout ce monde, à la fourche... rappelle toi qu'il reste les 400 autres à aller voir dans l'autre bergerie... puis les agneaux à l'engraissage...

Deux jours comme ça et n'en peux plus. Je demande des nouvelles de la fille et du beauf. Et le mari qui fout rien planqué sur son tracteur. *Ils sont allés quelques jours dans le nord.* Il finit par se révéler qu'ils sont partis - après des tensions avec le padre. Ça fait 9 mois. Le mec est à la retraite - il faut rien - et elle... elle se fait croire que ça va aller, que ça va s'arranger et elle fait le taf de quatre. Seule, a soixante ans. Sans parler du boulot administratif et général de femme dans un monde de macho.

Je me résigne.
La misère.

Sur la colline y a moi, À et son mari, les chiens les brebis. personne à la ronde. La prochaine voisine est 4km plus loin. C'est l'hiver il pèle. Heureusement on travaille comme des bouefs. Pas le temps pour s'ennuyer. Tu travailles tu dors. J'essai d'éviter le mari au plus possible mais je suis quand même coincée : j'ai pas de voiture, pas de temps : de 7 am à 18 pm dans la serre. Avant et après il fait nuit. Donc il me demande si j'ai besoin de courses, j'essai de me débrouiller mais en fait oui. Je finis par accepter qu'il me prenne huile riz lentille et chocolat. Il revient avec des trucs de luxe et refuse de me laisser payer. On s'entend, qu'il me dit. Moi j'entends rien du tout sinon que je suis contraint de travailler. Que j'aime pas que des mecs que je connais pas posent leur main sur mon épaule sur mon bras et me sourient des sourire deguelasse. j'ai une certaine admiration pour sa femme qui s'obstine à tenir les fils de cette ferme infernale. Mais ça s'arrête la. Il commence à passer à midi dans ma caravane. Il y rentre à peine mais s'y entasse. Je sens la petite espace de respiration que je m'y suis bricole s'evider s'asphyxier à chaque fois qu'il s'en vient. Il me parle de sa solitude, de tous les copains qu'il avait avant dans les fermes autour avant qu'il ne rachète tout pour s'agrandir. Et la il n'a personne avec qui passer le temps. La retraite. Ses enfants ingrats n'appréciaient pas son travail, n'acceptaient pas la reprise comme il le désirait. Qui les ont abandonnés. Il se sent tellement seul...

Je sens la vie se recroqueviller sous sa présence et je prétexte un retour au taf pour m'éclipser.

Et ça reprend tous les jours.

Il m'attend sur le chemin de la serre, il regarde par la fenêtre si je passe. Ma douche est dans un préfabriqué glacial où ils stockent la médecine pour les brebis. C'est infect ça pue la chimie et y a pas de lumière sauf si tu laisse la porte ouverte. On est toujours en mars, toujours dans le Gers. Je renonce vite à me doucher. Mon point d'eau est à côté de la fenêtre du vieux, ça devient toute une stratégie pour se ravitailler.

La journée on nage dans notre sueur sous les bottes d'1mx1m60x80cm. Puis dans les eaux des mères qui mettent bas dans le bordel absolu de la bergerie surcondensée, qui paniquent qui perdent leur agneau qui volent ceux des autres. Qui font des infections et crèvent parce qu'on s'est pas rendues compte qu'elles avaient percé les eaux, volé l'agneau d'une autre et arrête d'expulser le leur qui s'était putréfié dans leur vagin. Puis notre sueur car c'est à nouveau le foin à mettre le soir.

Un soir je sors à la reu locale de la conf, a auch. Un couple me ramène à la ferme. 23h, le bout de la nuit pour moi. Ca m'a fait du bien de voir d'autres gens. Je bois ma tisane, je prend mon bouquin - john berger from A to X - et je m'endors direct, mon couteau sous l'oreiller. À minuit un bruit de réveille. Quelqu'un frappe sur la tôle de la caravane. Fort. J'ai peur, je prends mon couteau ma frontale mon leon et avec ma voix la plus grave, mon accent débile, je demande : qui est la ?

Personne. Bordel. J'envoie un message à ma pote à Marseille qui fait la vigile quand je me sens en danger quelque part.

Ca retape. Personne.

Et encore.

J'ai le trac d'ouvrir la porte. Mon opinel est un n.6 mon chien est léon - adorable, gentil et peureux. Je dis à la personne qui tape de dégager sinon j'envoie mon chien. Elle continue, plus fort.

J'appelle la seule personne que je connais ici : la patronne. Elle tarde à répondre mais elle finit par décrocher, m'écoute et dit qu'elle arrive, d'abord elle lache ses propres chiens,
plus nombreux et plus féroces.
J'attends toujours. La personne qui frappe arrete. J'entends les chiens. Dix, quinze, vingt minutes. Je rappelle A. Elle me dit que tout va bien, c'est fini.
C'était juste son mari.

J'explose.
Juste ?

On se hurle dessus au telephone, finalement elle vient, elle l'excuse, me jure qu'il est un con mais pas un dangereux, me jure de le surveiller le reste de la nuit. Demain on verra. J'ai pas le choix, à part de partir à pied à une heure du matin sous la pluie. J'attends. J'ai ma pote au telephone, elle me dit de partir. Je suis tenue par ce foutu contrat. Je dors pas j'attends le jour. 7 am je pars au taf. 47 agneaux ce jour la. Je parle à personne et le soir je descends les quatre km jusque là prochaine voisine. Je lui demande refuge et elle me l'accorde. Elle me raconte l'histoire de la ferme, pourquoi A se retrouve toute seule, Yves à tire sur sa fille son gendre et leurs deux gamines à la carabine dans un accès de colère. Il a eu 6 mois d'internement pour violences puis est ressorti, suivi psy, les médocs, et la rage qui parfois perce la défonce. À est dans le déni, elle croit que les choses se déposeront à nouveau. Ou alors elle tire sa lourde peine les trois ans qu'il reste avant sa retraite.

J'appelle la CAF.

Je dois finir mon contrat.

J'ai la rage. Yves vient me regarder par dessus la clède quand je boucle les agneaux. Il me faisait une petite blague. Je l'incendie mais rien à faire il s'en fout, il me fait la gueule.

C'est tendu avec A. Je reste, dix jours interminables.

La voisine me prend en refuge, 4 km à travers champ le matin pour aller au taf. 4 le soir pour rentrer.

La course folle des agnelées continue. Il pleut toujours.

À la fin du contrat je me casse. A me ramène à la gare. Elle me tend un chèque.
Elle a "oublié" de déclarer mes heures supplémentaires.

QUI ON EST, POURQUOI ON FAIT ÇA ?

Nous sommes une petite équipe de bergères et de bergers, qui nous rencontrons en cet hiver 2019 pour réfléchir à nos conditions de travail, fatigué.es des mésaventures. On se rencontre de temps en temps pour casser l'isolement propre à notre travail. On essaie de poser les mots sur ce qu'on vit. La passion ou la soumission, les rapport salarial avec les éleveurs, les salaires, les embauches, l'idéalisation du métier, etc...

Quand on estime une situation intenable on pousse un coup de gueule et on se casse - ou on se tait et on endure, dents serrées jusqu'à la fin du contrat, certain.es qu'on ne reviendra pas. Mais cette position nous est frustrante, car ok, nous on se sauve (et encore, on s'est tapées une saison pourrie) mais en partant on laisse la porte ouverte à ce que d'autres bergères qui n'ont pas eu le mot se retrouvent à notre place...

Alors on aimerait que ça bouge.

On écrit cette brochure sur le tas, d'après nos expériences, avec le désir de ce que, mieux outillé.es, nous puissions longtemps continuer à vagabonder sur plaines collines et montagnes, sans aigrir, perdre notre patience ou notre amour pour la montagne et les moutons...

Si tu souhaites contribuer à faire circuler cette parole et ou nous envoyer anecdotes, récits, lettres ouvertes ... écris nous à : postemouton@riseup.net.

POUR UNE AUTO DÉFENSE JURIDIQUE
DES BERGÈRES ET DES BERGERS